

Mostra de Venise

Digne et trébuchante Venise

Charles-Stéphane Roy

Numéro 246, novembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47606ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, C.-S. (2006). Compte rendu de [Mostra de Venise : digne et trébuchante Venise]. *Séquences*, (246), 4-4.

MOSTRA DE VENISE

DIGNE ET TRÉBUCHANTE VENISE

Du carré d'as des festivals dits de « catégorie A » (avec Cannes, Toronto et Berlin), Venise est à la fois le plus diplomate et le moins adapté aux réalités du cinéma mondial. Sa programmation, de plus en plus portée sur les premières internationales, alterne entre la réhabilitation de pionniers, la confirmation de jeunes auteurs déjà encensés sur le circuit et la chance aux débutants, souvent recalés par les manifestations printanières.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Qu'on le veuille ou non, le Lion d'Or n'affiche plus le même lustre d'antan, lorsque ses récipiendaires s'appelaient Malle, Cassavetes, Michalkov ou Tsai Ming Liang. Le mot circule sur le Lido à l'effet que les acheteurs prennent toujours note du palmarès vénitien mais garderaient leurs euros et leurs dollars bien au chaud en attendant de voir comment les lauréats de la Mostra profiteront de leur lancée durant l'automne, saison de la chasse aux prétendants à l'Oscar.

Pour le critique ou le simple badaud, Venise rime infailliblement avec rumeurs exagérées, premières endiablées et récompenses désarmantes : le plaisir, malgré les dernières canicules de l'été et les innombrables contrôles carabinières, demeure au rendez-vous. La sélection 2006 avait de quoi faire presque pâlir d'envie les fidèles de la Croisette cannoise : de Palma, To, Kon, Zhangke, de Oliveira, Lynch, Branagh, Kurosawa... rien à redire, sinon qu'il manquait encore de place pour certaines prises aussitôt repêchées par Toronto (on pense à Trapero, Minghella, Kopple, Leconte, et combien d'autres).



Rain Dogs

La situation de Venise, autant dans ses limites spatiales (cinq écrans, dont un sous chapiteau et l'autre dans l'exigu sous-sol du vétuste Palazzo del Cinema) que ses contraintes financières (un espace marché reste perpétuellement à l'état de projet), force le Lion à faire le beau plutôt que de dévorer ses prédateurs. Mais ce n'est manifestement plus assez, alors que la force des autres événements réside dans leur propension à financer les projets (Cinemart à Rotterdam, European Film Market à Berlin) et d'imposer de nouveaux horizons via leurs sections parallèles.

Heureusement pour le public et les professionnels, l'absence de véritables attentes ne l'a pas emporté sur l'étonnement causé ici et là par des peintures dont l'avant-gardisme n'avait, semblait-il, plus rien de surprenant. Erreur : l'intelligence et la maîtrise de

The Queen de Stephen Frears furent éblouissantes au même titre que le savoureux mélange de drôlerie et d'humanisme déployé dans **Cœurs** d'Alain Resnais ou la virtuosité se dégageant du grotesque de **Children of Men** d'Alfonson Cuarón.

Banalisé et parfois même ignoré par la critique durant ses récents coups d'épée dans l'eau, Spike Lee a laissé pantois les premiers spectateurs européens de **When the Levee Broke : A Requiem in Four Acts**, magistrale leçon documentaire à l'américaine où chaque pierre et chaque digue retournée propose une vérité multiple et complexe, totalement absoute d'absolus. Avec dignité, intelligence, sensibilité et méthode, Lee a réussi le tour de force de buriner dans nos consciences déconcentrées un événement devenu fait divers pour le reste de la planète mais toujours marquant pour les Louisianais victimes de l'Ouragan Katrina. C'est donc à l'unanimité que Lee obtint le Prix de la critique dans la catégorie Orizzonte.

Deux films québécois étaient de la partie cette année, **Sur la trace d'Igor Rizzi**, le premier long métrage de Noël Mitrani dans la section Orizzonte, et la coproduction France / Canada / Burkina Faso **Rêves de poussière** de Laurent Salgues dans la section Venice Days. Si ces œuvres opposées dans leur facture mais jumelles par leurs (maigres) capitaux n'ont pu réussir à attirer l'attention comme l'avait fait **C.R.A.Z.Y.** l'an dernier, elles parvinrent à se démarquer des autres premiers ou seconds essais des sections satellites assez faibles dans l'ensemble.

C'est précisément là où s'exerce la domination de Cannes sur Venise : alors que la Semaine de la Critique, la Quinzaine des réalisateurs et le programme Un certain regard génèrent autant d'enthousiasme que les autres sections, les événements gravitant autour de la compétition vénitienne tombent souvent à plat, du moins cette année.

On retiendra quelques heureuses séquences du curieux documentaire que Giuseppe Bertolucci consacra au tournage de **Salò** dans le documentaire **Pasolini prossimo nostro**, montage éreintant des milliers de clichés sur le plateau du film ou d'entrevues audio inédites du maestro; la drôlerie *kaurismakiesque* de **Free Floating** (Svobodnoe plavanie), essai formellement impeccable de Boris Khlebnikov; la plastique et l'exécution quasi fictionnelle du documentaire **Dong** de Jia Zhang-ke; la violence verbale claustrophobique du scorsésien **A Guide to Recognizing Your Saints**, autobiographie du jeune cinéaste Dito Montel, ou encore la fougueuse épopée juvénile **Rain Dogs** du précoce malais Ho Yuhang. À suivre, peut-être sur nos écrans.